

Tp 157m / 19

RAYMOND KOECHLIN

ET SA COLLECTION

PAR

MARCEL GUÉRIN



BULLETIN DES MUSÉES DE FRANCE

1 9 3 2

Bibliothèque Maison de l'Orient



073031

tp

BULLETIN DES MUSÉES DE FRANCE

La Direction des Musées Nationaux édite depuis Janvier 1929 un Bulletin mensuel abondamment illustré qui tient régulièrement le public des amateurs, des curieux et des savants, de tous ceux qui s'intéressent au développement des collections publiques, au courant de la vie des musées, des acquisitions, dons ou legs, expositions, fouilles, etc.

Cette publication, dont chaque numéro comporte 16 pages de texte, ne se limite pas aux Musées Nationaux, elle s'étend à tous les Musées de Paris ou de province, qu'ils dépendent de l'Institut, de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, des Départements ou de Sociétés privées. Des fascicules entiers sont consacrés de temps en temps à la présentation d'ensemble d'une collection nouvelle ou nouvellement réorganisée.

Les *Amis du Louvre* bénéficient d'une remise de 20 % sur le prix d'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

UN AN (10 numéros)

France 50 francs | Étranger 65 francs

Les abonnements ne sont acceptés que par années entières et commencent obligatoirement avec le 1^{er} numéro de chaque année.

Le paiement peut être fait par mandat ou virement au compte postal de M. l'Agent Comptable de la Réunion des Musées Nationaux, n° 107-75 Paris, ou par chèque barré à son ordre.

LES LEGS
DE
RAYMOND KOECHLIN
AUX MUSÉES DE FRANCE



Plat en faïence d'Asie Mineure (xvi^e siècle)



Tchairs japonais (xvi^e et xvii^e siècles).

RAYMOND KOECHLIN ET SA COLLECTION

C'est pendant l'été de 1893 que je rencontrai Raymond Koechlin aux représentations wagnériennes de Munich. L'admiration commune pour Wagner, nos goûts semblables pour la littérature et les arts plastiques, nous lièrent aussitôt. Koechlin venait, après quelques années de mariage, de perdre sa femme Hélène Bouwens van der Boijen, créature d'une douceur et d'une délicatesse exquises, très douée pour les arts, ayant un charmant talent de peintre (1). Dans sa détresse il était enclin à s'attacher; de mon côté j'admirais la culture très étendue qu'il avait acquise par des lectures et des études approfondies, culture qu'il a enrichie et conservée jusqu'à la fin, grâce à une mémoire extraordinaire. Quand il avait appris une chose, il la savait pour toujours. Ses souvenirs intellectuels et visuels étaient d'une précision parfaite. C'était pour moi un dictionnaire vivant. Tous ceux qui l'ont approché, les jeunes surtout, savent avec quelle générosité il faisait profiter les autres de son savoir et comment il leur insufflait son enthousiasme.

Lors de ce premier voyage il me fit apprécier

(1) Il a stipulé dans son testament que tous les tableaux et objets légués par lui aux Musées porteraient un cartouche où le nom de sa femme serait associé au sien.

les œuvres des Primitifs Allemands dans les musées de Munich et d'Augsbourg. Il me parlait aussi des grands peintres français, Manet, Degas, Renoir, Claude Monet pour lesquels il avait une profonde admiration, mais dont il ne pouvait alors se permettre d'acheter les œuvres. Bien que fils d'une famille fortunée, il était, en effet, obligé de gagner sa vie; par suite de dissensions de famille, il ne pouvait compter sur son père; celui-ci, qui n'était ni érudit, ni collectionneur, possédait cependant quelques dessins d'Eugène Delacroix (1) et un important dessin à la pierre noire et à la craie sur papier bleuté, de Prudhon, la Parque Clotho (2).

Raymond Koechlin avait fait de solides études historiques, il avait été élève, puis fut professeur à l'École des Sciences politiques (jusqu'en 1900); il rédigea longtemps le Bulletin de Politique Étrangère au *Journal*

(1) Ces dessins sont compris dans le legs que Raymond Koechlin a fait aux Musées Nationaux; les plus importants sont: une étude à la plume pour *l'Attila à cheval* (un des hémicycles de la Bibliothèque du Palais Bourbon), un dessin à la mine de plomb représentant *Deux Musiciens marocains* (provenant du Cabinet de Riesener), une feuille de croquis à la mine de plomb pour *l'Education d'Achille* (un des écoinçons de la Bibliothèque du Palais Bourbon), etc.

(2) Raymond Koechlin a légué cette Parque au Musée de Gray (Haute-Saône) pour qu'elle y soit réunie aux deux autres Parques de Prudhon données par E. Pigalle au Musée de la ville natale de l'artiste.



Coupe japonaise ou coréenne (Fin du XVI^e ou XVII^e siècle).

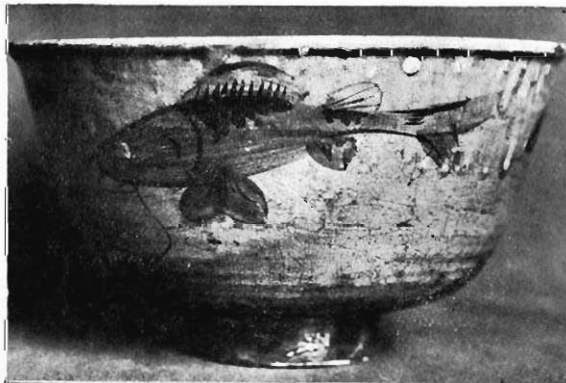
des Débats dont une édition paraissait alors le matin. Chaque soir, aux environs de minuit, il allait rédiger son article d'après les dernières nouvelles de la soirée.

En fait de collection, il était parvenu seulement à réunir une série d'estampes japonaises.

Art japonais

Il nous a raconté lui-même dans ses « *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient* (1) » comment, en 1890, il avait été tout à coup saisi d'une grande passion pour l'estampe japonaise qu'il avait jusqu'alors méprisée. Ce « coup de foudre », comme il écrit lui-même, se produisit à une Exposition organisée à l'École des Beaux-Arts par S. Bing, le célèbre importateur d'objets d'art du Japon, Exposition que son ami Paul Poujaud, un des amateurs d'art les plus

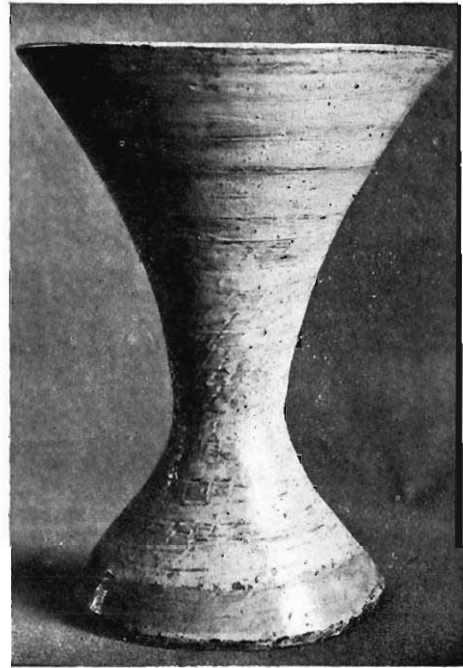
(1) Une plaquette imprimée à Châlon-sur-Saône en 1930, tirée à 220 exemplaires, non mis dans le commerce et que Kœchlin distribua à ses amis.



Bol chinois (Époque Yuan).

raffinés de notre époque, l'avait engagé à aller voir. Une visite subséquente à la collection Gonse alors déjà en partie formée, acheva de conquérir Raymond Kœchlin à l'art populaire de l'estampe japonaise auquel il est toujours resté fidèle.

Le carton qu'il a légué au Musée du Louvre est surtout riche en estampes de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e, dites « primitives ». Il contient deux grandes



Vase à fleurs coréen (XVI^e siècle).

pièces de Moronobu, le créateur de l'estampe japonaise, une très belle série de ses suivants immédiats, Kiyonobu et Kiyomasu, des Kiyoshigé, Masanobu, Shigenaga, Toyonobu, etc., quelques très beaux Harunobu, une importante série de Kiyonaga et d'Outamaro, et pour finir, de charmants Hokusai et Hiroshigé, le tout en épreuves de choix dont certaines portent les cachets de Wakai et d'Hayashi et dont plusieurs ont été reproduits dans *les estampes japonaises* par W. de Seidlitz, traduction française de P.-A. Lemoisne (Hachette, 1911).

Les estampes japonaises se vendaient alors à des prix très modiques et Raymond Kœchlin put acquérir à peu de frais des pièces qui ont



Bouteille.

Asie Mineure (Fin du II^e ou I^{er} siècle avant J.-C.).

pris aujourd'hui une grande valeur. Il nous raconte lui-même dans ses « *Souvenirs* », qu'à sa première visite chez Uayashi, le grand marchand d'objets d'art du Japon, il emporta pour 150 francs les deux triptyques d'Hiroshigé, « *la Neige à Kiso* » et « *les Rapides de Naruto* » (1) ! Il acquit très rapidement une connaissance approfondie de l'art qui le charmait. Que ce fût en matière d'estampes japonaises ou de gravures françaises contemporaines dont il s'occupa plus tard (non pour les collectionner lui-même, mais pour en faire don aux Musées) (2), il ne se trompait jamais et on pouvait être sûr que l'épreuve choisie par lui était la plus riche, en même temps que la plus fine.

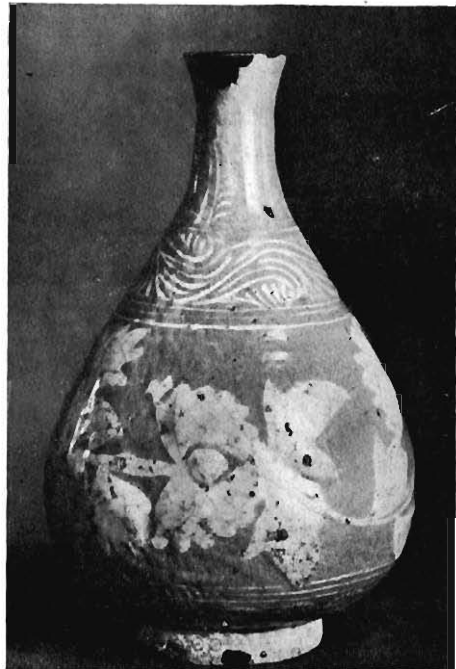
Par suite de la mort de son père survenue en 1895, la situation matérielle de Raymond Koechlin changea ; il quitta peu après le

(1) Ils figurent dans le carton légué au Musée du Louvre.

(2) Au fur et à mesure qu'elles apparaissaient, il a acheté de magnifiques épreuves d'états des eaux-fortes de Forain qu'il a données de son vivant au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

Journal des Débats pour se consacrer entièrement aux études d'art et d'archéologie qui remplirent sa vie depuis cette époque jusqu'à la fin. Après l'estampe, il s'était épris de la céramique de grand feu dont les Japonais trouvèrent les modèles en Corée, lors des expéditions de Hideyoshi à la fin du XVI^e siècle. Notre ami était infiniment sensible à la belle matière des pots à thé (tchairsés), des bols (chawans), des vases à eau (midsusachis) qu'il aimait à palper et à caresser de ses longues mains, comme un authentique tchajin (amateur de thé), et il était fier de posséder des pièces des potiers célèbres du Japon, depuis les Toshiro qui passent pour avoir euit leurs œuvres dès le XIII^e siècle, jusqu'à Ninsei et Kenzan qui furent aux XVII^e et XVIII^e siècles, réputés pour leurs bols et leurs midsusachis délicatement décorés. Les œuvres de tous ces potiers ont été précieusement conservées et les réparations de laque d'or et d'argent qu'elles reçurent au cours des siècles, témoignent de la vénération dans laquelle on les tenait.

En 1897 eut lieu la vente de la collection des Goncourt où Raymond Koechlin acquit



Bouteille à fleurs coréenne ou japonaise (XVI^e ou XVII^e siècle).



Garde de sabre en fer, genre Namban.
(Art japonais, xvi^e ou xvii^e siècle).



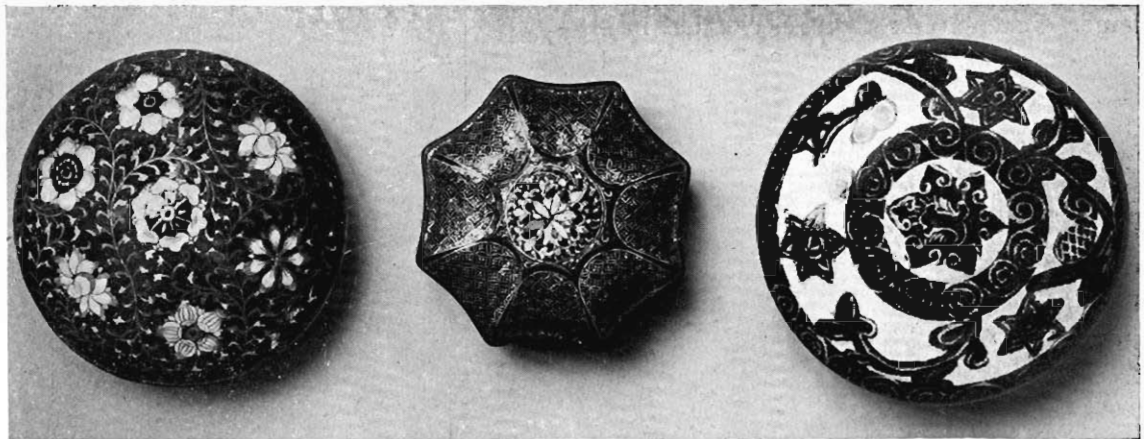
Tête de biche, jade chinois.
(Époque Han).



Garde de sabre en fer.
(Art japonais, xvii^e siècle).

une série de poteries du Japon. En même temps il faisait chez Hayashi, dans son appartement de la rue de la Victoire, de nombreux achats de céramique japonaise et coréenne avec lesquels il composa deux vitrines exécutées en noyer clair par un ébéniste parisien, Niederkorn, très apprécié par les amateurs d'art japonais de l'époque. Cette collection fut complétée aux deux ventes du fonds Hayashi en 1902 et 1903, à la vente de la collection Charles Gillot en 1904 et à la vente S. Bing en 1906.

Nous reproduisons quelques pièces de la collection de céramique japonaise et coréenne de Raymond Koechlin : une coupe dont l'émail finement craquelé est d'un ton saumon et sur la face extérieure de laquelle se détachent en crème des lignes verticales sinueuses et, au milieu, une fleur d'un dessin chinois très stylisé ; cette coupe japonaise ou coréenne appartient au genre Komogaï et serait de la fin du xvi^e ou du début du xvii^e siècle ; un vase à fleurs à double évasement, couvert d'un émail fouetté gris rosâtre, du genre dit Hakémé qui, d'après O.



Boîte en laque chinois.
(Époque Sung).

Boîte en laque japonais.
(xvii^e siècle).

Boîte en céramique japonaise.
Signée Kenzan (début du xvii^e siècle).



Boîte en laque (art japonais).

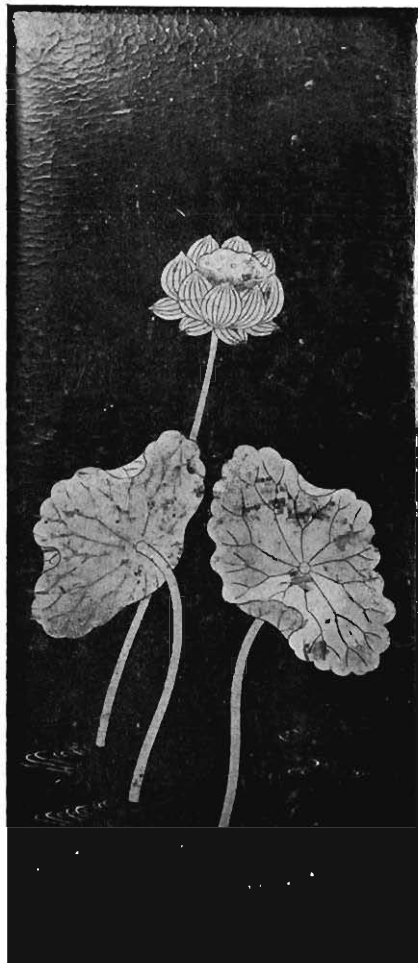
Sirén, paraît bien être Coréen du ^{xvi}^e siècle; un tchairé de Kiseto (Seto jaune) de la fin du ^{xvi}^e siècle ou du début du ^{xvii}^e, de forme surbaissée (n° 315 de la vente Goncourt), flanqué à gauche d'un tchairé à couverture d'émail crème épais, de Tchosen Karatsu (imitation japonaise du coréen) et, à droite d'un tchairé de Josa (Satsuma) à couverture noire épaisse, mouchetée de gris (tous deux du ^{xvii}^e siècle) : une bouteille genre Mishima à fleurs, coréenne du ^{xvi}^e siècle, ou imitation japonaise du coréen (^{xvii}^e siècle), émail gris à grosses fleurs blanches incrustées, provenant de la vente Hayashi (1903).

Enfin, on trouvera reproduite, en pendant à une admirable boîte de laque chinoise dont nous parlerons plus loin, une célèbre boîte ronde signée de Kenzan (1661-1742) dont le décor brun verdâtre sur fond craquelé crème, a quelque chose d'européen (anciennes collections Ninagawa et S. Bing); cette boîte a été reproduite par Rivière, par Louis Gonse et par G. Migeon.

Notre ami fut également sensible à l'art si raffiné des laques dans lequel les Japonais

excellèrent. C'est aux ventes Hayashi qu'il composa la majeure partie de sa collection de 81 pièces; parmi les laques de haute époque, il faut insister notamment sur la grande boîte à livres sacrés dont le couvercle et les faces latérales sont ornées d'une riche floraison de rinceaux en incrustations de nacre; un mince filet de cuivre tressé figure la tige des fleurs (pivoines et chrysanthèmes stylisés); une frise de grecques forme la bordure. Cette pièce est certainement très ancienne, mais dans l'état de nos connaissances sur l'art japonais, nous n'osons pas lui attribuer une date. Il se pourrait qu'elle fut chinoise et de l'époque des Sung.

Une autre boîte de forme haute et rectangulaire est en laque noire sur laquelle sont des-



Boîte en laque (art japonais).



Boîte à miroir (art japonais).

sinées en or des graminées et des plantes portant des fleurs en incrustations de nacre et d'émail bleu (les incrustations d'émail sont très rares). Hayashi l'attribuait à l'époque de Kamakura (début du XIII^e siècle).

Comme pièces capitales de la collection de laques, nous citerons encore la grande écritoire sur le couvercle de laquelle un bœuf est incrusté en plomb ; les yeux de l'animal et des touffes d'herbe qui s'élèvent à ses pieds sont incrustés en burgau. Malheureusement le fond de laque d'or a été repoli. Hayashi disait que cette boîte était l'œuvre du grand artiste japonais Koyetsu (XVII^e siècle) et qu'elle avait appartenu à Korin, son élève.

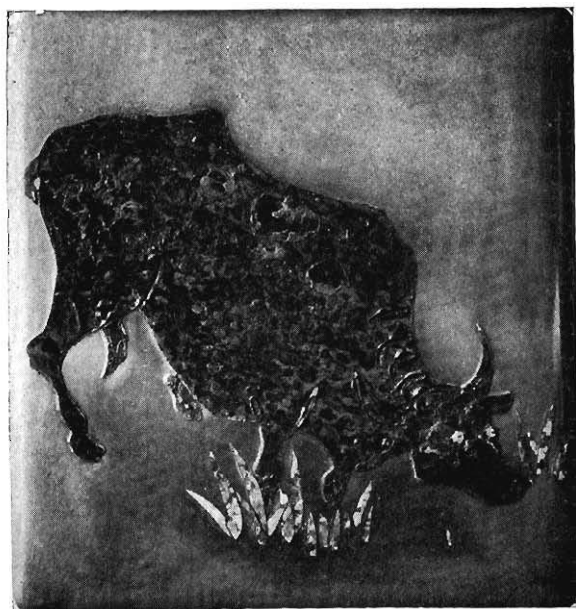
De la vente Charles Gillot (1904), où elle avait atteint le prix considérable pour l'époque de 2.700 francs, provient l'admirable boîte à miroir ronde et plate sur le couvercle de laquelle circulent en gracieux méandres des tiges de feuillages portant cinq fleurs incrustées en burgau et se détachant sur un fond de laque d'or dont le dessous rouge transparaît partiellement par suite de l'usure du temps.

Nous ne parlerons pas en détail des quelques petites boîtes à parfums (dont certaines remontent au XV^e siècle, époque des Ashikaga) ni de la série des inros (boîtes à pilules du XVII^e et du XVIII^e siècle) que contient la

collection, mais nous devons signaler deux pièces d'une grande importance que Marcel Bing, fils de S. Bing et son successeur depuis sa mort en 1905, rapporta en 1913 d'un de ses voyages en Extrême-Orient. L'une est une boîte longue et haute en laque noire, décorée d'un bouton de nénuphar et de deux feuilles se détachant en or sur le fond noir, que le regretté Gaston Migeon a décrite en connaisseur raffiné et en poète dans son article sur la collection Raymond Koechlin (*l'Amour de l'Art*, Mars 1925). Cette boîte a été achetée par Marcel Bing en novembre 1913 dans une vente à Osaka ; elle provient d'une grande collection japonaise et passe pour dater du milieu du XIII^e siècle.

L'autre pièce est un kogo (petite boîte) en forme de hojin (perle bouddhique) ; elle provient du temple de Nishi Hougandji dont elle porte les cachets et à la vente duquel elle a été achetée. Il est probable que c'est une œuvre chinoise de l'époque des Sung.

La collection japonaise contient encore quelques sculptures, quelques peintures et dessins. Signalons deux sculptures japonaises archaïques achetées à la première vente Hayashi en 1902 et que Gaston Migeon a



Écritoire en laque (art japonais, XVII^e siècle).



Gardes de sabre en fer (art japonais, XIII^e, XIV^e et XVI^e siècles).

reproduites dans ses *Chefs-d'œuvre de l'Art japonais* (1).

L'une représente une Apsara (créature céleste) en bois autrefois polychromé, élevant de sa main droite, d'un geste gracieux, le tambourin qu'elle va frapper de la mailloche ; Hayashi dans son catalogue et après lui Gaston Migeon dans ses *Chefs d'œuvre de l'Art japonais*, la datent du X^e siècle. L'autre est un Bichamon (protecteur des temples) terrassant un démon, en bois peint et doré ; Hayashi attribuait cette œuvre de grande allure à Dumki, sculpteur célèbre de l'époque des Hojo (deuxième moitié du XII^e siècle). Gaston Migeon a maintenu cette date.

Quant aux peintures et aux dessins japonais, ils sont au nombre de vingt, sur lesquels huit sont des œuvres de Hokusai ou de son atelier. Il y a de charmants dessins au pinceau d'encre de Chine, d'une sûreté merveilleuse (femmes se peignant, femmes couchées), une délicieuse aquarelle du Maître, « Conversation sous la couverture », provenant d'une des ventes Hayashi, qui a été reproduite dans les *Chefs-d'œuvre de l'Art japonais* de Gaston Migeon. Une autre aquarelle de Hokusai provient de la vente Goncourt ; c'est, sur une feuille d'éventail, un oiseau picorant, d'une exécution très légère. « La vigne vierge rougie par l'automne » est une aquarelle gouachée qu'on a attribuée à Kenzan (1662-1743), mais

que Okakura, l'expert bien connu, croit être de Buncho (note manuscrite de R. Koechlin au dos du cadre). La pièce maîtresse est un paravent attribué à Sanraku (fin du XVI^e siècle) en feuilles encadrées séparément, où l'auteur « rompant avec le style traditionnel, interprète la nature plus librement, comme le fera plus tard Koyetsu (Fenellosa) ». Sur chaque feuille sont représentés, à l'aquarelle et à la gouache, des vases ou corbeilles de vannerie de formes variées contenant des fleurs de diverses espèces. N'oublions pas l'écran à mains portant le cachet de Korin, où deux hérons et quelques tiges de plantes aquatiques vertes s'enlèvent sur un fond d'or.

Pour terminer avec l'art japonais, nous devons nous borner à dire quelques mots de la série de 124 gardes de sabre en fer acquises par Raymond Koechlin aux ventes Hayashi, Gillot, S. Bing et au pavillon japonais installé par Hayashi à l'Exposition de 1900. Si ce n'est peut-être pas la série la plus remarquable de ses collections, c'est néanmoins un très beau choix d'œuvres des XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles.

Naturellement les préférences de Raymond Koechlin allaient aux gardes les plus anciennes, à celles dont la matière est la plus fruste, dont le dessin est le plus simple et le plus stylisé. Nous en reproduisons quelques-unes, en indiquant les époques qui leur ont été successivement attribuées par Hayashi, par le marquis de Tressan dans ses études parues

(1) Paris, D.-A. Longuet, 1905.

en 1910, 1912, 1914 dans le *Bulletin de la Société Franco-Japonaise* et par M. François Poncetton dans son ouvrage sur *les Gardes de sabre japonaises* (1).

Art chinois

Dans ses « *Souvenirs* », que nous avons déjà cités, Raymond Koechlin nous dit qu'il avait débuté vers 1900 dans l'art chinois en achetant chez Hayashi quelques pièces de céramique de l'époque des Han (206 avant J.-C.-



Bichamon. Bois (art japonais, XII^e siècle).

210 après J.-C.), pièces imitant le bronze, tant par la forme que par la couleur vert foncé. Ces pièces, qui avaient frappé les ama-

teurs par leur nouveauté, arrivèrent par la suite de plus en plus nombreuses et toujours pareilles; au bout de très peu de temps, elles lassèrent l'attention.

A la première vente Hayashi en 1902, on vit pour la première fois en France un petit nombre de bronzes chinois archaïques. Raymond Koechlin avait acheté un des plus curieux d'entre eux, un vase dit *tio* (pour l'offrande de cinq espèces de grains) de forme évasée, dont tout le pourtour est orné de clous saillants disposés en alignements réguliers sur un fond gravé en losanges.

Au fond du vase une inscription qui passait alors pour indéchiffrable, mais dont nous avons retrouvé la traduction dans les papiers de Raymond Koechlin (1).

Ce vase est considéré comme étant de l'époque Tchéou, antérieure aux Han, c'est-à-dire antérieure au II^e siècle avant J.-C., avec des réfections datant de l'époque des Ming (2).

De la vente Hayashi provient également un très beau miroir en métal à bords lobés, décoré de vols d'oies sauvages au milieu d'un semis de tiges fleuries. Ce miroir, catalogué alors japonais archaïque et reproduit comme tel par Migeon dans ses *Chefs-d'œuvre de l'Art japonais*, est probablement chinois et de l'époque Tang; il a été exposé à l'Exposition d'Art Oriental, rue de la Ville-l'Evêque (mai 1925), n^o 424.

Ce n'est que bien plus tard, un peu avant la guerre de 1914, que Raymond Koechlin compléta sa collection chinoise par une série de pièces de céramiques des époques Han, Tang (618 à 906 après J.-C.), et Sung (950 à 1270 après J.-C.).

C'est d'abord une gourde, décorée sur ses deux faces d'une grande palmette encadrée

(1) « Tsou Taïche a fait
« ce précieux *tio*. Que
« pendant dix mille
« années, éternellement
« et précieusement on
« en fasse usage ».

(2) Ce vase a été exposé et reproduit au catalogue, à l'Exposition d'Art Oriental (mai 1925), rue de la Ville-l'Evêque, n^o 416.

(1) Paris, Editions Albert Morancé, 1924.



Vase de bronze (art chinois, époque Tchéou).

en cœur d'une bordure de perles. Le catalogue de l'exposition d'Art Oriental de 1925 attribuait cette gourde (n° 428) à l'époque Tang. M. Oswald Sirén la croit au contraire de l'époque des Han (1).

De l'époque Tang un pichet à anse et goulot (n° 429 de l'Exposition d'Art Oriental) décoré en relief de feuillages se superposant.

De la fin de l'époque Tang une gourde de pèlerin à décor floral en relief, ocre et vert (n° 430 de l'Exposition d'Art Oriental). De l'époque Yuan, un grand bol, émail crème à l'intérieur, jaune à l'extérieur, finement craquelé, décoré sur la face extérieure de poissons en bistre et en brun. De l'époque des Sung, une série de pièces de toute beauté : une potiche à couverture d'émail vert finement craquelé sur lequel se détachent en noir des tiges de feuillages et de fleurs stylisés. Raymond Koechlin avait publié et reproduit en couleurs, hors texte, cette belle pièce dans un article d'*Art et Décoration* de 1921 sur *la Poterie chinoise*, ainsi que deux bols de sa collection chinoise ; une coupe blanche (intérieur crème, mal, sans craquelures) « où des canards voguent parmi des nymphæes et des roseaux », et une autre coupe

(1) Voir O. Sirén, *Histoire des Arts anciens de la Chine* (Éditions Van Oest, tome II, page 67, pl. LXXXIII).

crème à couverture craquelée où des poissons, gravés au trait, nagent au milieu d'algues. Nous ne saurions oublier non plus les deux admirables bols Kien Yao, connus au Japon sous le nom de Temmoku, que les tchajins se disputaient avec passion ; l'un est décoré de libellules, l'autre est simplement un « poil de lièvre ».

Les autres objets chinois de la collection sont les derniers que Raymond Koechlin ait achetés, quelques-uns même depuis la guerre ; ils sont de petite dimension, mais d'une qualité exceptionnelle : trois jades chinois archaïques : un « ouvre nœuds » en jade, une tête de biche d'un grand style de l'époque des Han (1), une garde de sabre en jade (2), un disque en jade, avec des rinceaux en léger relief.

Parmi les bronzes citons « une plaque d'où « s'élèvent la tête et le cou d'un grand oiseau « de proie au nez crochu et à l'aigrette « énorme » (3). Ce petit bronze est de l'époque des six dynasties (du III^e à la fin du VI^e siècle).



Miroir chinois. Bronze (époque Tang).

(1) Reproduite dans O. Sirén, ouvrage cité, tome II, pl. XCVIII, C.

(2) Reproduite dans le même ouvrage, tome II, pl. XCVIII, D.

(3) O. Sirén, ouvrage cité, tome II, p. 95.

Notons encore un béliet à patine verte formant boîte à parfums ou à encens, de l'époque des Han, et une biche accroupie en bronze creux, malheureusement dépatinée, probablement de l'Asie centrale. Nous connaissons deux bronzes analogues représentant, l'un un bouquetin (au Musée du Louvre), l'autre un béliet (collection M. Guérin). Nous mentionnons encore une hachette en bronze d'époque Tang, d'un très beau style et un bronze-applique de harnachement à patine verte, un dragon se mordant lui-même.

Pour terminer, citons le petit cavalier chinois portant un carquois sur le dos, campé sur un cheval aux oreilles énormes et à la queue en trompette renversée. Cette statuette avait été offerte à Raymond Kocchlin pour fêter ses vingt-cinq ans de présidence de la Société des Amis du Louvre.

Art musulman

De bonne heure (vers 1896-1897), Raymond Kocchlin avait commencé à s'intéresser à



Poliche chinoise (époque Sung).



Gourde chinoise (époque Han).

l'art musulman ; ses premiers achats avaient été des cuivres de Mossoul, de Syrie et du Caire des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, damasquinés d'argent et d'or.

Chez les frères Duseigneur qui habitaient alors les vieux bâtiments de l'Abbaye contigus à Saint-Germain-des-Prés, il avait acquis, en 1896, deux bassins qu'il nous apporta un soir triomphalement, car il était de ces amateurs qui emportent aussitôt avec amour l'objet qu'ils viennent d'acheter et qui ne laissent pas au marchand le soin de le leur livrer.

Le plus beau est remarquable par ses médaillons représentant des cavaliers jouant au polo ; l'inscription qu'on y lit est anonyme, au nom d'un sultan d'une dynastie turque ou persane. Il a été exposé à l'Exposition musulmane au Musée des Arts Décoratifs, en 1903 (n^o 121), comme provenant de Mossoul et daté du XV^e siècle.

Puis ce fut le chandelier de Mossoul (XIII^e ou XIV^e siècle) également à incrustations d'argent et d'or, décoré de médaillons de personnages, de cavaliers et d'animaux, acheté, si j'ai bon souvenir, chez l'enthousiaste marchand arménien, Antoine Brimo, dont Raymond Kocchlin rappelle dans ses souvenirs la per-

sonnalité si vivante (n° 87 de l'Exposition Musulmane de 1903).

A la vente Scheffer, en juin 1898 (n° 131), Raymond Koechlin acquit la belle écritoire de cuivre incrusté d'argent dont le grand intérêt est d'être signée Aboul Qâsim et datée de 1245 (art de Mossoul) (1).

Ces achats de cuivres orientaux furent complétés par celui de la célèbre aiguière de Mossoul ou de Syrie, XIII^e siècle, damasquinée d'argent et de cuivre rouge (2).

Enfin, nous reproduisons un important casque de fer, dit Mongol, à inscriptions d'argent en caractères coufiques (inscriptions banales et protocolaires à moitié déformées) du XV^e siècle, très analogue à ceux qui sont conservés au Musée militaire installé dans l'église byzantine de Sainte-Irène, à Constantinople (3).

Nous arrivons à un coup d'éclat de la carrière de collectionneur de notre ami, l'achat de cinq plats en faïence dite de Damas. Cette appellation erronée de Damas, appliquée à cette céramique, a la vie dure, plus dure encore que celle de Rhodes appliquée à la céramique qu'on sait aujourd'hui avoir été fabriquée à Nicée ; il est hors de doute que les plats dont nous allons parler n'ont pas été fabriqués à

Damas, car la céramique qu'on trouve à Damas n'a aucun rapport avec celle-ci, qui doit provenir d'une localité encore inconnue, en Asie Mineure, entre Nicée et Kutaich. Le plus beau de ces plats, celui que Raymond Koechlin a légué au Musée du Louvre, avait été trouvé dans un couvent en Espagne et payé 200 francs par un marchand de la rue Grange-Batelière nommé Baron, spécialiste d'objets d'art orientaux.

Koechlin avait vu ce plat, avant de partir pour l'Égypte fin 1897, chez un ami qui l'avait pris à condition, mais ne le conserva pas. A son retour d'Égypte, apprenant que le plat qu'il avait vu avant son départ, a été acheté par Dürlacher, le grand marchand de



Casque mongol. Fer damasquiné (XV^e siècle).

(1) Voir Migeon, *Manuel d'Art musulman*, tome II, 1927, p. 66.

(2) Cette aiguière a été publiée dans le livre : *Trattato delle simboliche rappresentanze arabiche e della varia generazione de Musulmani caratturi sopra differenti materie operali* de Michelangelo Lauci (Parigi dalla Stamperia Orientale di Donday-Dupré, 1845). L'aiguière est citée à la page 128 du tome II et reproduite par une esquisse sommaire à la planche XLII du tome III. : *Vaselli, ambidue, lavati dal così detto tesoro di donna Olimpia in villa Doria Pamphili*.

Elle passa dans la suite de la Villa Pamphili Doria au Palais Massimo ; elle y fut achetée par un marchand et apportée à Paris où Raymond Koechlin l'acquit pour un prix élevé. Elle a figuré à l'Exposition des Arts Musulmans, en 1903 (n° 76).

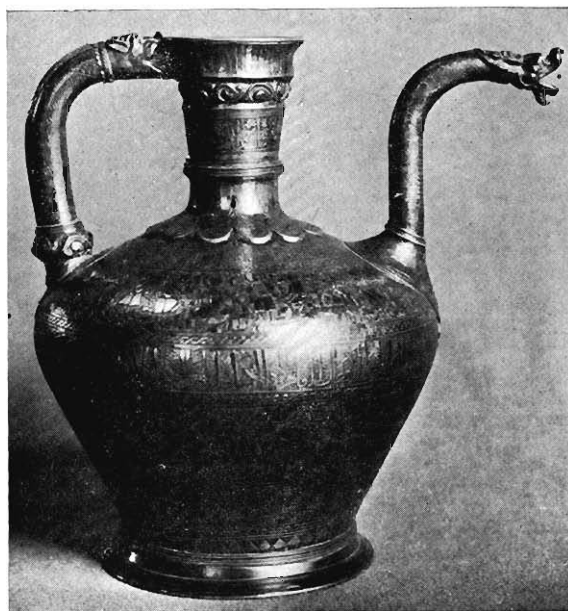
Planche XV de l'Album de Gaston Migeon sur cette exposition (Paris, Librairie Centrale des Beaux-Arts, 1903).

(3) Ce casque est reproduit à la page 247 du *Manuel d'Art musulman* de Gaston Migeon, tome II, 1^{re} édition, 1907.

Londres, Koechlin part pour l'Angleterre, mais pour avoir le plat au paon, il est obligé d'en acheter quatre autres de la même famille. Il n'hésita pas à payer pour ces cinq plats 35.000 francs, prix considérable pour l'époque.

Après la guerre, Koechlin se crut obligé, pour parer à la baisse du franc, de vendre à M. Benachi, le grand collectionneur athénien, quatre de ses plats, mais il conserva le plus rare et le plus beau, le plat au paon, dont le Louvre ni aucun autre musée n'ont d'analogue (1).

Ce fut un des seuls achats effectués par Raymond Koechlin en dehors de Paris, des grands marchands et des grandes ventes. Il n'aimait pas acheter, et a très peu acheté, en voyage ; il craignait de se laisser tenter par un objet qui aurait pu le charmer dans la fièvre et l'enthousiasme du voyage, mais qui, rapporté à Paris, n'aurait pas « tenu » (comme il disait), à côté des objets de premier ordre, des « pierres de touche » qu'il possédait. Jamais non plus il n'achetait un objet parce qu'il était bon marché et pour



Aiguière de Mossoul. Cuivre damasquiné.
(XIII^e siècle).



Chandelier de Mossoul. Cuivre damasquiné.
(XIII^e ou XIV^e siècle).

profiter d'une « occasion ». Ce mot n'avait pas de sens pour lui qui ne songeait nullement à revendre et qui achetait uniquement en vue d'enrichir les musées auxquels il destinait ses collections. « Le Louvre a cela », ou « le Louvre n'a pas cela », telles étaient ses directives.

En ce qui concerne l'Orient Musulman, Raymond Koechlin ne pouvait s'en tenir à parcourir des chemins battus. Il était au courant de toutes les découvertes faites au cours des fouilles ; il étudiait la céramique archaïque qu'elles commençaient à révéler. D'un premier voyage que nous fîmes ensemble, en Egypte, en 1897-98, et où la collection du D^r Fouquet avait été une révélation, il rapporta une série de 87 fragments de la céramique lustrée de la fin de la période copte et du commencement de l'ère musulmane. Au Caire, chez Nahman, il acheta un très curieux bol, en verre moulé, décoré en creux d'oiseaux, de l'époque Fatimite (X^e-XI^e s.) (1), et au Mouski (bazar), une importante coupe sur piédouche, en terre vernissée de la fin du XVI^e siècle (époque des sultans Mameluks). A

(1) Il est reproduit dans l'Album de G. Migeon, pl. XL, et dans son *Manuel d'Art musulman*, 1927, tome II, p. 235.

(1) Reproduit par G. Migeon dans le tome II de son *Manuel d'Art musulman*, 1927, p. 118.

Paris, peu après, il acquit un très beau vase à émail bleu turquoise sur lequel s'enlèvent en bleu lapis très foncé de grands caractères coufiques. Ce vase (1) est du XI^e ou du XII^e siècle et a été trouvé à Rakkah sur l'Euphrate. Plus tard Koechlin suivit avec un grand intérêt les fouilles que Charles Vignier fit faire à Rhagès (Perse) ; il acquit quelques beaux morceaux qui en proviennent, notamment une coupe à bords légèrement campanulés que nous reproduisons ; le fond est décoré en bleu cobalt d'une bande de caractères coufiques déformés ; sur les bords, des lambrequins de même ton se détachent sur un émail gris (il y a une grande analogie entre cette céramique primitive de Rhagès (IX^e siècle) et celle de Suse qui ne lui serait que de très peu postérieure (2).



Prince Turcoman captif (art persan, XVI^e siècle)



Miniature persane (XIII^e siècle).

Un gobelet du XII^e siècle, d'une matière ivoirine très mate, provient aussi de Rhagès (1). De Rhagès aussi une petite buire à anse, à décor géométrique grossièrement peint, très analogue à des pièces trouvées à Suse.

A la suite des fouilles de M. Sarre à Samara, Raymond Koechlin publia dans *Syria*, en 1926, un article intitulé : *A propos de la céramique de Samara*. Plus tard, il s'intéressa aux pièces et fragments de céramique rapportés de Suse au Louvre par M. de Mecquenem et le Père Scheil et les étudia d'abord dans *Syria* (1928), puis dans *les Mémoires de la Mission archéologique en Perse* (2), études complétées par un article publié à Philadelphie sur *Chinese influences in the Musulman Pottery of Susa* (3), où il discute les assertions émises par Butler (4) qui pré-

(1) N° 314 de l'Exposition musulmane, reproduit à la planche XXVIII de l'Album de Gaston Migon.

(2) Cette coupe est reproduite dans un article de la Revue américaine *Eastern Art*, où Raymond Koechlin a étudié les influences chinoises sur la poterie musulmane de Suse (voir plus loin).

(1) N° 154 E de l'Exposition internationale de l'Art persan à La Royal Academy à Londres, 1931.

(2) Tome XIX, Ernest Leroux, 1928.

(3) *Eastern Art*, juillet 1928, vol. n° 1, Philadelphie.

(4) *Islamic Pottery*, London 1926.



Buire de Rhaqès (11^e-12^e siècle).

tendait que la céramique musulmane est née en Egypte et non en Perse, et où il note les influences exercées par la céramique chinoise sur la céramique musulmane (1).

La dernière pièce de céramique qu'il ait achetée (en 1930) est précisément un vase en poterie à ornements linéaires incisés sous un émail vert irisé, qui serait originaire d'Asie Mineure et daterait de l'époque des Parthes (fin du 11^e et 1^{er} siècles avant J.-C.) et serait, au moins pour ce qui est de l'émail vert, directement influencé par la céramique chinoise du temps des Han. Ce vase auquel

(1) La collection d'art musulman comprend encore :

a) Une miniature d'un manuscrit arabe, deux personnages sous un arbre, signée Abdulah ben el Fahdi et datée de 619 de l'hégire (1223), n° 416 de l'Exposition internationale de l'Art persan à la Royal Academy, Londres 1931.

b) Un dessin au trait sur fond d'or, un prince Turcoman captif, Huat 1500; Martin, pl. LXXXIII; Marteau-Vever, n° 192; Meisterwerke, pl. XXV; Sakisian, fig. 97, Exposition Munich, 1910, n° 725, Paris 1912, la Haye, n° 14, Londres 1931, n° 556.

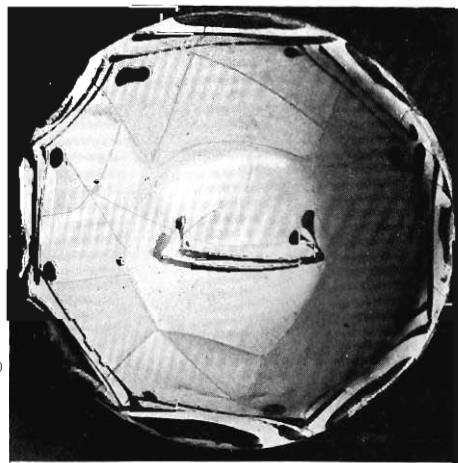
c) Un dessin d'un jeune homme assis lisant, signé Shaikh Mohammed, début du 17^e siècle, Martin, pl. CIX; Marteau-Vever, n° 184; Meisterwerke, pl. XXIX; Sakisian, fig. 122; Migeon, I, fig. 49; Kuhmel, I. M., fig. 77. Exposition Munich, 1910, n° 746, Paris 1912, la Haye 1927, n° 29, Londres 1931, n° 568.

Raymond Koechlin attachait une grande importance a été exposé à l'Exposition Persane de Londres, en 1931, sous le n° 231.

Art français du moyen âge

Les diverses études sur la céramique musulmane que nous avons passées en revue, ne furent que des passe-temps à l'aide desquels Raymond Koechlin a distrait les dernières années de sa vie. C'est à l'art français du moyen âge, qu'il avait étudié à fond, dans la ligne tracée par Courajod, qu'il a consacré surtout sa grande intelligence et sa vaste érudition. Il a laissé deux ouvrages très importants; le premier, écrit en 1900 en collaboration avec J.-J. Marquet de Vasselot est intitulé : *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au 16^e siècle*. Raymond Koechlin connaissait à fond la ville de Troyes, ses églises gothiques peuplées d'une quantité de sculptures. Il soupçonnait l'existence, à Troyes, à la fin du 15^e siècle et au début du 16^e siècle, d'une école très originale et très féconde, et voulut en approfondir l'histoire, parcourant toute la Champagne, recherchant et photographiant lui-même les sculptures dispersées.

C'est à l'époque où il s'occupait ainsi de l'art champenois, qu'il fut amené à acquérir les deux statuette provenant de l'ancienne collection Gréau, qu'il a léguées au Musée de Troyes. L'une est une charmante vierge en



Coupe de Rhaqès (11^e-12^e siècle).



bois tenant l'Enfant Jésus (1) ; l'autre forme, avec diverses statuette du Musée de Cluny, du Musée de Troyes, de l'ancienne collection Schiff, un ensemble particulier dans l'art



Eve. Pierre (art français (?), xv^e siècle).

troyen qui paraît sorti de l'atelier des Juliot (xvi^e siècle). Toutes ces sculptures ont la même patine et portent les mêmes traces de dorure, et elles semblent provenir de la Chapelle Sainte-Jule, aujourd'hui démolie, qui était située sur le territoire de Saint-Martin-ès-Vignes, un des faubourgs de Troyes. Celles de

Cluny avaient été baptisées : la *Grammaire* et l'*Astronomie* ; celle de la collection Raymond Koechlin était connue sous le nom de *la Force* mais serait plutôt *la Justice*, à cause du glaive nu qu'elle tient. Ce sont en tout cas des allégories, plutôt que des images de saintes comme on l'a prétendu et elles proviennent peut-être de quelque monument funéraire.

Comme sculptures gothiques, la collection Raymond Koechlin comprend encore : une petite vierge bourguignonne du xv^e siècle, drapée dans un vêtement aux larges plis et tenant un enfant Jésus renversé sur le dos qui se joue entre ses bras (ancienne collection Mahou) ; elle appartient, avec plus de charme peut-être, à la grande famille des Vierges de Dijon, de Plombières, d'Autun, etc. ; un torse d'une figure d'Eve, d'une charmante patine, du xv^e siècle, qui a été donnée comme une œuvre d'art français du Sud-Ouest, région d'Albi et de Toulouse, et qu'on pourrait être tenté d'attribuer à la région de l'Est (direction de Strasbourg et du Rhin).

Enfin, nous ne saurions oublier un petit bois très fin, du xvi^e siècle, représentant un prophète, acquis par Raymond Koechlin à la vente Bonnassé, de compte à demi avec son ami Albert Bossy, et que tous deux s'étaient promis de léguer au Louvre sous leur double nom.

De 1900 à 1924, près de vingt-cinq années de la vie de Raymond Koechlin furent absorbées par la composition de son grand ouvrage sur *les Ivoires gothiques français* (1). Cet ouvrage lui coûta une somme de travail énorme et beaucoup d'argent. Il parcourut, non plus une province française, mais l'Europe entière pour étudier et photographier lui-même les pièces d'ivoire disséminées dans les collections particulières et les musées étrangers. Le résultat est un monument considérable d'érudition, un de ces ouvrages faits plutôt pour être consultés que pour être lus, et qui tiennent une place définitive dans toute les bibliothèques d'art et d'archéologie.

(1) Elle est citée dans son ouvrage. Paris, Colin, 1900, pages 120 et 122, fig. 39.

(1) Deux volumes et un album de planches, Paris, Alphonse Picard, 1929.



La justice (?) Pierre (art champenois, XVI^e siècle).

Peintures et dessins du XIX^e siècle

Pour terminer cette histoire de la formation des collections léguées aux Musées Nationaux par Raymond Koechlin, il nous reste à parler des tableaux et dessins du XIX^e siècle. Son premier achat fut, en 1895, le portrait de M^{lle} Marie Fantin-Latour, sœur de l'artiste, qui plus tard épousa le général russe Jankowski.

Il acheta ce tableau à Fantin-Latour lui-même par l'intermédiaire de M. Tempelaere père. Ce portrait est daté de 1861 (1). Long-

(1) Il figure sous le n^o 169 au catalogue de l'œuvre complet de Fantin-Latour, établi par M^{me} Fantin-Latour (Paris, Floury, 1911); un dessin pour ce

temps il fut la seule peinture accrochée au-dessus de la cheminée de son bureau dans l'appartement que notre ami occupait au 32 du quai de Béthune, avec un grand balcon sur la Seine.

Deux tableaux de la jeunesse de Claude Monet vinrent ensuite rejoindre le Fantin. Ce furent le portrait de la première M^{me} Monet, assise sur une chaise longue recouverte d'une cretonne plissée à ramages roses et blancs sur fond crème, et un des premiers tableaux peints par Claude Monet, une cour de ferme normande, d'une exécution lourde et opaque,



Vierge. Pierre (art bourguignon, XV^e siècle).

tableau appartient au Musée du Luxembourg (don Charles Hayem) et une esquisse préparatoire peinte se trouvait chez Sir F. Seymour Haden. Le tableau de Koechlin a été exposé à l'Exposition Fantin-Latour, à l'École des Beaux-Arts, en 1906, n^o 24.

mais au-dessus de laquelle un ciel bleu pâle, strié de longues bandes de nuages, fait sentir le futur créateur de l'impressionnisme (à moins que ce ciel n'ait été repeint postérieurement).

En 1904, Raymond Koechlin acquit pour 18.000 francs un troisième tableau de Claude Monet « Charing Cross bridge », n° 6 de l'Exposition chez Durand-Ruel des tableaux peints à

Raymond Koechlin chez Durand-Ruel en avril 1910, pour 20.000 francs.

C'est pour cette même somme que Raymond Koechlin acheta le 2 mars 1912, à la première vente de la collection Dollfus, le portrait de Claude Monet par Renoir, une « harmonie en vert » aurait dit Whistler. En effet, tout y est vert de différentes nuances, sauf deux notes rouges sur la bordure et l'em-



CLAUDE MONET. *Portrait de la première M^{me} Monet.*

Londres par l'artiste en 1903. Notre ami, trouvant que la collection Camondo, au Musée du Louvre, renfermait suffisamment de Monet de la dernière époque, a légué son pont de Londres au Musée de Lyon.

En 1906 eut lieu l'achat (pour 7.000 francs), chez Durand-Ruel, d'un paysage de Renoir, « Chalands sur la Seine », peint vers 1869, qui avait fait précédemment partie de la collection de M. Picq.

Les deux autres Renoir de la collection sont des figures ; le premier représente une jeune femme prête à sortir, en s'aidant de sa main droite nue, elle enfle le gant de sa main gauche. Ce tableau peint vers 1875 provient de la collection Orville et a été acheté par

brasse du rideau et sur la palette que l'artiste tient à sa main.

Nous ne nous rappelons pas où Raymond Koechlin avait acheté le portrait, par Degas, de Ruelle, un employé de la banque de son père, Auguste De Gas. Ce tableau que Raymond Koechlin a légué au Musée de Lyon a été peint entre 1860 et 1865 (1).

C'est chez Paul Rosenberg en mars 1909 que notre ami avait acheté le petit tableau de Van Gogh, provenant de l'ancienne collection Fabre, de Béziers, *la Halle*

(1) Exposé à l'Exposition de Copenhague en 1914, à l'Exposition Degas, à la Galerie Georges Petit en 1924, n° 6, et à l'Exposition de portraits par Degas, à l'Orangerie en 1931, n° 24.

de *Bohémiens*. On sait combien les Van Gogh sont aujourd'hui rares et recherchés et ce tableau est une acquisition des plus précieuses pour le Musée du Louvre.

A côté du Van Gogh figurait une nature morte de son compagnon d'Arles, Gauguin, peinte à la Martinique. Cette toile a été léguée par Raymond Koechlin au Musée de Strasbourg.

Un ensemble assez important d'œuvres

d'Orsay (sur l'emplacement de la gare actuelle d'Orléans), a été brûlé en 1871 pendant la Commune. Comme son esquisse avait été peinte en vue d'une œuvre décorative, Raymond Koechlin l'a léguée au Musée des Arts Décoratifs.

De la première vente Chéramy (mai 1908) proviennent deux aquarelles du Maître romantique, le n° 300, *Jésus au Jardin des Oli-*



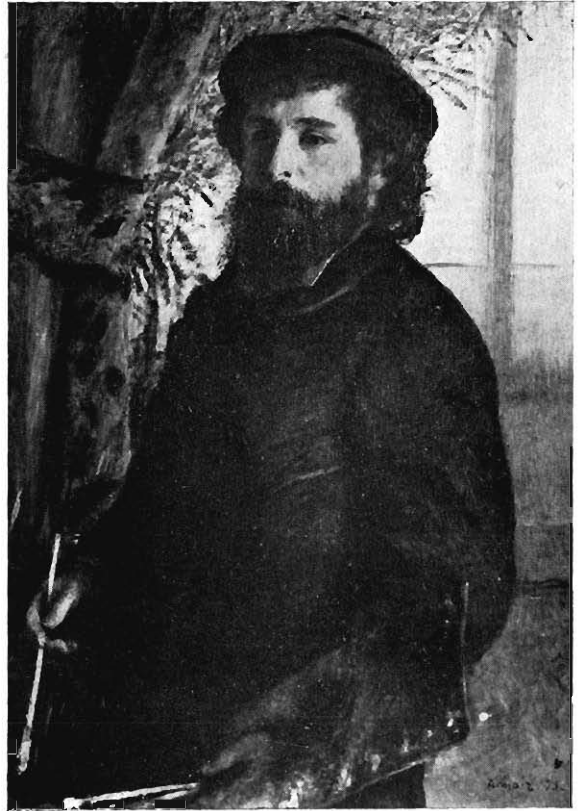
RENOIR. *Chalands sur la Seine*, 1869.

de Delacroix se trouvait réuni chez Raymond Koechlin. La pièce principale est une esquisse du Justinien composant ses Institutes (peinte en 1826) qu'il avait achetée pour 3.200 francs à la deuxième vente (après décès) de la collection Chéramy (n° 25 du Catalogue). Ce tableau avait été acquis par Corot à la vente après décès d'Eugène Delacroix (n° 53 du Catalogue), pour 560 francs. Il a appartenu ensuite à Robaut et figure sous le n° 157 dans son catalogue de l'œuvre de Delacroix. Le tableau définitif du Justinien, qui décorait un des grands panneaux de la salle des séances de la section de l'Intérieur au Conseil d'Etat, quai

viers (ancienne collection Choquet), qui date de l'époque où le grand artiste faisait des études pour son tableau de l'église Saint-Paul, le n° 302, *Oriental couché sur un sofa*, qui avait été exposé à l'Exposition d'Art Musulman en 1903, un petit pastel, étude de ciel, prototype des études de ciel de Boudin et une feuille d'études à la plume, *Têtes de lionnes rugissant et montrant leurs crocs*. Enfin chez Bernheim jeune, dans un lot où son ami Moreau-Nélaton avait aussi glané, Koechlin avait recueilli une belle étude de costumes d'officiers grecs, peinte par Delacroix, vers 1822 ou 1823, à l'époque où il travaillait d'après des

costumes et des armes prêtés par « Monsieur Auguste », et sous l'influence des études rapportées d'Orient par celui-ci.

Au cours des ventes qui se déroulèrent pendant les premières années du ^{xx}e siècle, Raymond Koechlin avait acheté : à la vente Bucquet, un dessin à la mine de plomb de Corot, représentant la façade de la cathédrale de Chartres, vue par-dessus les toits ; de Corot également deux fusains de la dernière manière (faits de souvenir), l'un acheté à une des ventes Chéramy, l'autre à la vente Robaut ; de Théodore Rousseau, un très beau dessin, une *Clairière dans un bois*, crayon, plume et lavis de différentes couleurs, acheté à la vente Sedelmeyer ; à l'amiable notre ami avait acheté, je crois, chez M^{me} Salvador Mayer, rue Laffitte, un dessin à la mine de plomb rehaussé de lavis par Ingres, représentant *Francesca di Rimini et Paolo*, avec la traduction française du passage de Dante écrite de la main d'Ingres dans la marge du bas ; une aquarelle d'Eugène Lami représentant la Revue de la Reine à Windsor Park.



RENOIR. *Portrait de Claude Monet.*



RENOIR. *La Femme au gant.*

Notons encore : deux aquarelles de Constantin Guys ; un dessin de Jongkind au crayon, rehaussé de lavis, daté de 1849 (cette date est remarquable ; il n'était pas encore question d'impressionnisme à cette époque) représentant le vieux pont Saint-Charles sur le petit bras de la Seine (en amont du Petit-Pont), qui réunissait le Parvis Notre-Dame à l'ancien Hôtel-Dieu sur la rive gauche.

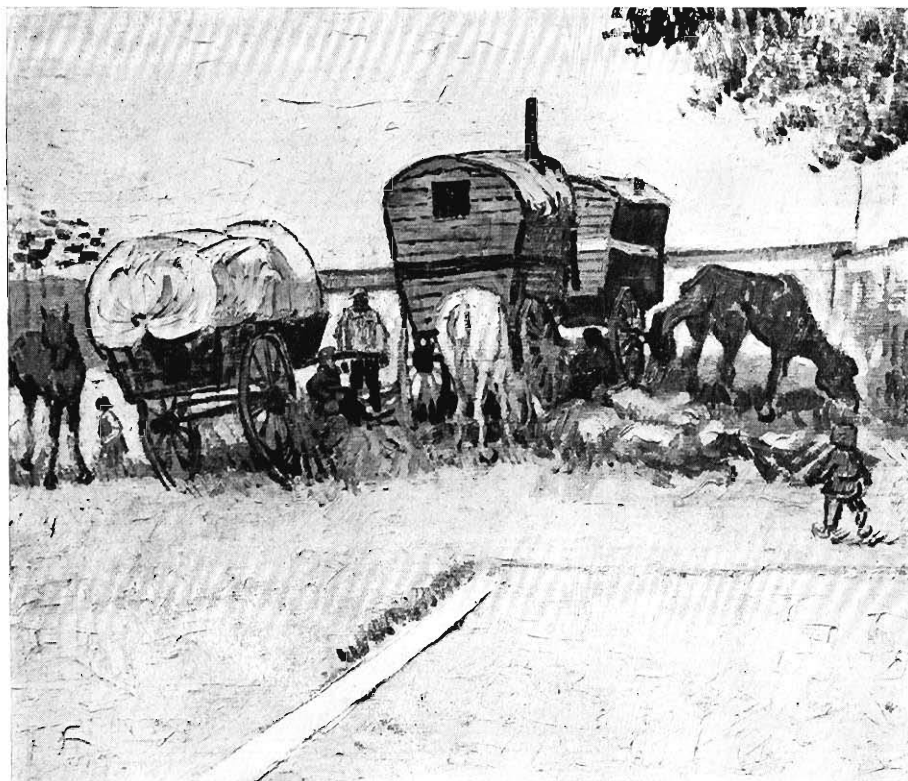
Les dessins de Manet sont rares ; Koechlin en possédait deux (à la sanguine) ; l'un est un portrait d'homme portant une dédicace de Manet : « à mon ami Roudier » ; l'autre est un croquis pour son eau-forte *la Convalescente* (catalogue Moreau-Nélaton, n^o 21) ; ce croquis aurait été donné à Raymond Koechlin par M. Marcel Bernstein.

A l'amiable, chez Durand-Ruel, Raymond Koechlin avait acheté un fusain de Degas, étude pour la figure principale de danseuse dans un pastel intitulé : *Le baisser du rideau*

de l'ancienne collection Durand-Ruel (1); à l'amiable également, probablement au moment de l'Exposition de l'œuvre de Forain au Musée des Arts Décoratifs, notre ami avait acheté deux dessins de Forain, dont l'un, aux deux crayons, représentant le portrait de Hendrickje Stœffels par Rembrandt, est fait de mémoire (note écrite de la main de Raymond Koechlin au dos du cadre).

Pour finir, signalons la petite statuette en

de la Société des Amis du Louvre, dont il devint le Président en 1911 et dont il était l'âme. Il avait été nommé membre du Conseil des Musées en 1911, puis Président en 1922, à la mort de Léon Bonnat. C'est le seul honneur qu'il ait désiré dans toute sa vie, mais bien plus qu'un honneur, c'était pour lui une charge qu'il remplissait avec une hauteur de vues, un scrupule et une indépendance absolus. Il était également premier vice-président



VAN GOGH. Halle de bohémiens.

bronze de Maillol, femme agenouillée (tirée à quatre épreuves) que notre ami avait achetée au grand sculpteur lui-même.

* * *

C'est au milieu de cette collection si choisie que Raymond Koechlin a achevé sa vie. Entièrement dévoué aux Musées Nationaux, il avait été avec Georges Berger, en 1897, un des fondateurs

de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, car il étendait son intérêt et sa sollicitude aux arts contemporains, autant qu'aux anciens. Il a suivi de près tout le mouvement de rénovation de l'art décoratif français moderne, commencé par S. Bing à « l'Art nouveau », rue Chauchat. Il n'a cessé d'encourager les jeunes artistes, peintres, décorateurs ou fabricants de meubles. Il avait arrangé, avec Paul Alfassa, en 1911, le Pavillon de l'Art Décoratif français moderne à l'Exposition de Turin et avait écrit la préface du Catalogue.

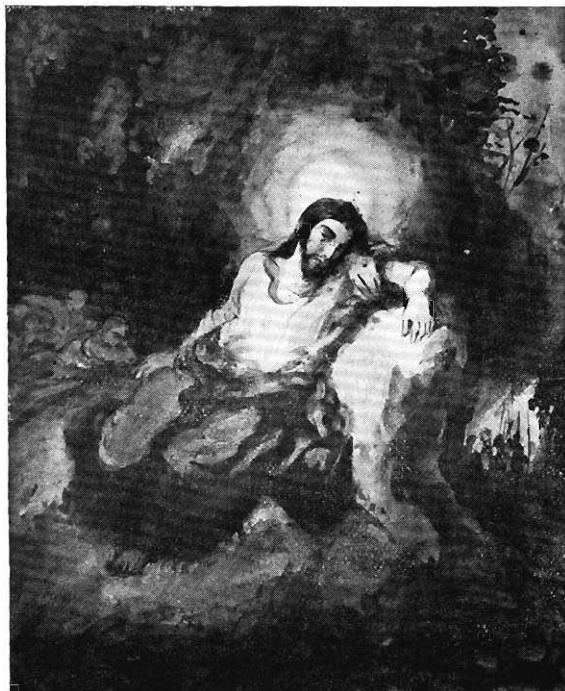
(1) Reproduit dans P. Lafond, *Degas*, tome II, Floury, éditeur, 1919.



DELACROIX. *Justinien composant ses Institutes*. Esquisse.

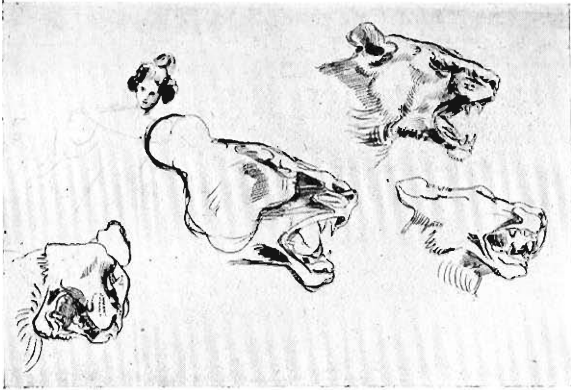
Le rayonnement de la personnalité de Raymond Koechlin était considérable ; on savait qu'il était le désintéressement, la pureté mêmes, que ses connaissances en matière d'histoire de l'art étaient quasi universelles. Il était en relations suivies avec les savants, les archéologues, les conservateurs de musées, les amateurs du monde entier. Nombreux sont ceux qui sont venus frapper à sa porte et demander à voir les trésors qu'il avait accumulés dans son appartement du quai de Béthune, puis dans celui du boulevard Saint-Germain ; trop nombreux même, pour son repos et sa tranquillité, étaient ceux qui lui écrivaient pour lui demander des avis, des articles pour des revues d'art, jusqu'à des préfaces pour des ventes de collections. Il avait une correspondance énorme qui, dans les derniers temps surtout, le fatiguait, car il répondait à tous et à tout. Sa bonté était extrême ; ce n'est pas le lieu de dire tout le bien qu'il a fait dans l'ordre de la charité : ceux qui l'ont connu intimement savent que sa

générosité était inépuisable. Ce grand cœur avait été frappé d'une blessure ineffaçable par la guerre de 1914. Les horreurs du cataclysme, les pertes d'amis chers, les mutilations comme celle de la cathédrale de Reims, la rupture de relations avec tant d'étrangers pour lesquels il avait de l'estime, de l'amitié et jusqu'à de l'affection, l'atteignirent profondément. Je n'oublierai jamais l'état de bouleversement dans lequel l'avait mis, en Août 1914, le départ précipité pour Toulouse des chefs-d'œuvre du Louvre entassés dans des voitures qu'on avait ensuite chargées telles quelles dans les wagons du chemin de fer. Pendant ces quatre années, il s'était consacré de toutes ses forces au service des œuvres de secours aux blessés et en particulier de celle qu'avait fondée sa mère, M^{me} Koechlin-Schwartz, après la guerre de 1870-1871. Ses dépenses avaient été si considérables que, après la guerre, au moment de l'inflation et de la baisse du franc, il se crut obligé, nous l'avons déjà dit, de vendre quatre de ses plats en faïence d'Asie Mineure et quelques très belles estampes japonaises de son carton. D'autre



DELACROIX. *Jésus au Jardin des Oliviers*. Aquarelle.

part, son goût de collectionneur pour les achats s'était ralenti jusqu'à disparaître presque complètement. Très rares sont les objets d'art qu'il a achetés depuis la guerre.



DELACROIX. Têtes de lionnes. Dessin.

La seule excuse qu'il se donnait, quand, de loin en loin, il se laissait aller à un achat, c'est que l'objet compléterait une des séries du Louvre, qu'il ne partirait pas pour l'étranger et resterait en France. Mais il semblait qu'un ressort s'était cassé en lui. Il vivait dans une sorte d'ascétisme qui lui faisait répudier toute satisfaction de ses goûts personnels. Il n'avait plus de passion et d'ardeur que pour les devoirs et les charges de plus en plus nombreux qu'il avait assumés et qui, au fur et à mesure que sa santé faiblissait, étaient devenus plus lourds pour lui. Un an avant de mourir lui-même, il eut le chagrin de perdre un ami très cher, Gaston Migeon, conservateur honoraire du Louvre, avec lequel il était intimement lié depuis plus de quarante ans, qui avait les mêmes goûts que lui et qui avait poursuivi les mêmes études sur les arts d'Orient et d'Extrême-Orient. Il fut très atteint par cette perte, car il était l'ami le plus affectueux, le plus dévoué, le plus fidèle. Sous une apparence de sécheresse, il dissimulait le cœur le plus tendre; il était de ces hommes qui se cachent pour pleurer. La vie avait été dure pour lui. Jeune encore, il avait perdu une femme charmante qui l'adorait et dont il n'avait pas eu d'enfants. Aussi à ceux qui s'étaient attachés à lui de tout leur cœur, il rendait au

centuple une affection qui a été un des biens les plus précieux de leur vie. Il m'a fait l'honneur de me désigner avec Louis Metman comme son exécuteur testamentaire. C'est par piété pour sa mémoire que j'ai essayé d'esquisser dans ces pages l'histoire de sa vie de grand et noble amateur et de résumer les diverses phases par lesquelles a passé la formation de sa collection.

Marcel GUÉRIN.

APPENDICE

En dehors des séries passées en revue ci-dessus, les legs de M. R. Koechlin aux Musées Nationaux, comprennent encore des bronzes de diverses provenances :

- 1° Statuette de *Bœuf Apis* marchant. Bronze égyptien de la XXVI^e dynastie, époque Saïte (Ancienne collection Hoffmann.)



MANET. Portrait de son ami Roudier.

- 2° Statuette de *Sekhmet*. Bronze égyptien, époque du II^e Empire thébain, rapportée d'Égypte (1897-1898).
- 3° *Lévrier flairant la terre* qui formait, dans la position verticale, l'anse d'un vase ou d'un autre objet à prendre par la main; bronze plein; ciselures au collier et sur le corps pour

indiquer les poils, patine vert foncé. Travail grec.

Un petit bronze analogue, trouvé en Basse-Egypte, faisait partie de la collection du D^r Fouquet, du Caire. (Voir Perdrizet, *Catalogue des bronzes grecs d'Égypte de la collection du D^r Fouquet*, pl. XXXVII, n^o 131.

Un autre bronze du même modèle, mais d'une exécution moins fine et avec quelques légères différences dans les pattes et dans la queue, est conservé au Musée archéologique de Florence (*Inv.*, n^o 1387), où il passe pour provenir de l'ancienne collection des Médicis.



Personnage agenouillé. Bronze (art Khmer).



ARISTIDE MAILLOI. *Femme agenouillée. Bronze.*



Surya sur son char. Bronze (art javanais, xv^e siècle).

4^o Statuette de *Personnage agenouillé, buvant.*

Bronze : art khmer (VII^e-VIII^e siècle).
Exposition d'art oriental, 1925, n^o 126.

5^o *Surya conduisant un char traîné par six chevaux.*

Bronze javanais de la fin du xv^e siècle.

C'est le Char du Soleil. Dans les groupes en pierre représentant ce même sujet, qui sont conservés au Musée de Batavia, on compte toujours sept chevaux au lieu de six. Il est à remarquer aussi que, dans les monuments en pierre du Musée de Batavia, Surya est assis sur son char, calme et reposé. Ici, il est représenté en dompteur robuste de chevaux sauvages.

Ce bronze provient de fouilles dans l'île de Java, et a passé dans une vente à Amsterdam, en avril 1908.

LA
**CHALCOGRAPHIE
DU LOUVRE**

est le département du Musée où sont conservées et exploitées plus de 12.000 planches, gravées du xvi^e siècle à nos jours, par les plus célèbres artistes français et étrangers.

La Chalcographie du Louvre a été fondée le 22 floréal an VII (1799), par la réunion de l'ancien Cabinet du Roi, créé par Louis XIV et des collections de planches gravées conservées à l'Académie des Beaux-Arts. Elle possède ainsi un très grand nombre de chefs-d'œuvre des xvii^e et xviii^e siècles. Par la suite les gouvernements successifs de la France ont tous eu à cœur de l'enrichir régulièrement et, actuellement encore, les graveurs modernes les plus en vue se font un honneur d'y figurer.

Des épreuves, tirées sur ces planches, sont mises en vente à des prix maintenus très abordables dans un but de propagande artistique.

SALLES D'EXPOSITION ET DE VENTE

Palais du Louvre, Porte Barbet-de-Jour

36, Quai du Louvre

ENTRÉE LIBRE

Tous les jours, de 10 heures à 17 heures

CATALOGUES

(Deux volumes, dont un abondamment illustré)

France	23 francs franco
Étranger	26 — —

**MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS**

AU MUSÉE DU LOUVRE

VOUS TROUVEREZ

DES OBJETS D'ART

POUR DÉCORER VOTRE INTÉRIEUR AVEC GOÛT

Gravures Originales - Moulages
et Bronzes - Médailles de la Monnaie
Vases et Biscuits de Sèvres

DES DOCUMENTS

POUR VOUS PERFECTIONNER DANS L'ÉTUDE DE L'ART

Photographies - Reproductions
Ouvrages d'Histoire & de Technique
des Beaux-Arts

***SALLE D'EXPOSITION
ET DE VENTE***

DANS L'ANCIEN MANÈGE DU PRINCE IMPÉRIAL AU PALAIS DU LOUVRE

**ENTRÉES: Porte Denon, Cour du Carrousel
et Porte Barbet-de-Jouy, 36, Quai du Louvre**

La Salle est Ouverte en permanence, Dimanches compris, de 10 à 17 heures